title : Journal de l’Empire (1808-03-18), Théâtre français, *Amphitryon*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1808/theatrefrancais/amphitryon

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 18 mars 1808.

created : 1808

language : fre

# Théâtre français. *Amphitryon*.

Les nouveautés théâtrales ne fournissent rien ce moment, je vais dire un mot de l’Amphitryon de Plaute, à l’occasion de celui de Molière, qu’on représente. La littérature y gagnera, le public n’y perdra rien. J’y trouverai aussi un avantage bien précieux pour moi ; je n’aurai point à parler des vivants ; je n’aurai ni éloge ni critique à faire d’une jeune actrice ou d’un auteur nouveau, et par conséquent je ne prêterai point d’armes à la malignité.

Mais hâtons-nous d’en venir à Plaute et à son Amphitryon ; on n’a pas manqué de le comparer à celui de Molière, uniquement pour avoir occasion de dire que la pièce française est infiniment supérieure, et qu’il n’y a ni goût, ni esprit, ni sel dans la pièce latine ; car c’est ainsi que l’on compare toujours les anciens qu’on n’entend pas avec les modernes qu’on entend fort bien : ceux même qui savent le latin ne le savent jamais si bien que le français ; ils ont toujours les idées et les mœurs françaises. L’Amphitryon de Molière est pour nous un homme habillé à la mode ; celui de Plaute est un homme habillé en Turc, en Persan, en Américain ; quelque bonne mine qu’il puisse avoir sous ce costume étranger, chacun lui préfère l’homme vêtu à notre mode, qui a nos manières et parle notre langue.

Je suis étonné que Bayle, qui était savant, qui était philosophe, ait prononcé si légèrement sur le mérite des deux Amphitryon ; il devait se défier davantage des préjugés de son siècle et de son pays. Ce grand dialecticien a manqué de logique lorsqu’il a conclu que l’Amphitryon de Molière était supérieur à celui de Plaute, parce qu’il était plus dans nos mœurs : il a manqué de goût quand il a dit que l’Amphitryon de Molière était une de ses meilleures pièces ; car Le Misanthrope, le Tartuffe, L’Avare, Les Femmes savantes, L’École des femmes, L’École des Maris, sont des pièces bien meilleures que l’Amphitryon, parce que ce sont des tableaux de la société, et que l’Amphitryon ne roule que sur une aventure merveilleuse : les deux nuits que Jupiter passe avec Alcmène sont vraiment un conte des Mille et une Nuits.

Cependant Bayle, qui vivait dans un siècle où les anciens avaient d’illustres défenseurs, parle de Plaute avec de grands ménagements : « Qu’on ne prenne pas, dit-il, ceci de travers ; j’en supplie tout le monde. » On dirait qu’il tremble d’avoir avancé indiscrètement quelque hérésie littéraire ; il croit voir déjà tout le monde savant fondre sur lui, et fait une espèce d’amende honorable. « Non seulement, dit-il, je tombe d’accord que *l’Amphitryon* de Plaute est une de ses meilleures pièces, mais encore que c’*est une pièce excellente à certains égards*. » Il cite même à ce sujet un passage d’Arnobe, qui semble prouver qu’on la jouait encore au troisième siècle, c’est-à-dire, environ cinq cents ans après sa première représentation : nous n’avons point de succès théâtral d’aussi ancienne date.

Cet Arnobe, orateur africain, qui enseigna la rhétorique à saint Augustin, dit donc de l’*Amphitryon* de Plaute : *Ponit animos Jupiter si* Amphitryo *actus fuerit pronunciatusque Plautinus* ; c’est-à-dire : *Quand on a représenté et déclamé l’*Amphitryon *de Plaute, Jupiter apaise son courroux*. Ce passage prouve autre chose que l’estime dont l’*Amphitryon* de Plaute jouissait au troisième siècle : il offre encore des réflexions sur la versatilité des opinions humaines. Les païens, pour apaiser la colère du ciel, allaient à la comédie ; c’était pour eux une œuvre de religion et de pénitence. Autrefois c’était pour les vrais chrétiens une œuvre profane, une œuvre de Satan, capable d’exciter la colère du ciel. Les Romains faisaient entrer la comédie dans la religion ; nous la faisons entrer aujourd’hui dans l’éducation. Au dix-septième siècle cette même comédie était proscrite par la religion, et sévèrement bannie de l’éducation : ces variations des idées humaines sont un excellent préservatif contre l’engouement et le fanatisme ; mais ni la philosophie ni l’histoire ne fournissent de spécifique contre les passions, qui ne raisonnent pas.

Qui raisonna jamais plus subtilement que Bayle ? Et cependant, sur une matière de littérature qui lui est étrangère, Bayle raisonne aussi mal que pourrait le faire un savant algébriste sur des matières politiques qui ne seraient point à sa portée. « Molière, dit Bayle, a pris beaucoup de choses de Plaute, mais il leur donne un autre tour ; et, s’il n’y avait qu’à comparer les deux pièces l’une avec l’autre pour décider la dispute qui s’est élevée depuis quelque temps sur la supériorité ou l’infériorité des anciens, je crois que M. Perrault gagnerait bientôt sa cause. Il y a des finesses et des tours dans *l’Amphitryon* de Molière, qui surpassent de beaucoup les railleries de *l’Amphitryon* latin. Combien de choses n’a-t-il pas fallu retrancher de la comédie de Plaute, qui n’eussent point réussi sur le théâtre français ! Combien d’ornements et de traits d’une nouvelle invention n’a-t-il pas fallu que Molière ait insérés dans son ouvrage, pour le mettre en état d’être applaudi comme il l’a été ! » Tous ces sophismes de Bayle se réduisent à dire que l’*Amphitryon* de Molière est fort supérieur à celui de Plaute, parce que Molière a su habiller à la française l’*Amphitryon* de Plaute. Ce que Bayle ajoute nous fournit une occasion de le réfuter. « *Par la seule comparaison des prologues*, dit-il, on peut connaître que l’avantage est du côté de l’auteur moderne. Lucien a fourni le fait sur quoi le prologue de Molière roule, mais il n’en a point fourni les pensées. » Il est faux que Lucien ait fourni le fait ; c’est la mythologie : il est faux que Lucien n’ait point fourni les pensées ; car il a fourni l’idée très ingénieuse du dialogue, et les meilleures pensées. À la preuve : voici la traduction du dialogue de Lucien entre Mercure et le Soleil :

Mercure.

Soleil, Jupiter te défend de sortir aujourd’hui, demain, et même après-demain ; reste chez toi, et que tout cet intervalle de trois jours soit rempli par une seule et longue nuit : ainsi, que les Heures se hâtent d’ôter les chevaux de ton char ; éteins ton flambeau, et repose-toi pour longtemps.

Le Soleil.

Voilà du nouveau, seigneur Mercure, et vous nous apportez là des ordres bien étranges. Me suis-je donc égaré dans ma course ? Ai-je passé les bornes prescrites ? Qu’ai-je fait à Jupiter pour qu’il s’avise de rendre la nuit trois fois plus longue que le jour ?

Mercure.

Vous n’y êtes pas ; cela ne doit pas rester ainsi : ce n’est que pour ses affaires du moment que Jupiter a besoin d’une très longue nuit.

Le Soleil.

Mais où est Jupiter ? et d’où êtes-vous parti pour venir ici faire votre message ?

Mercure.

J’arrive de Béotie, et j’ai laissé Jupiter dans le lit d’Alcmène, femme d’Amphitryon.

Le Soleil.

Il en est sans doute amoureux ? Mais, entre nous, n’a-t-il pas bien assez d’une nuit ?

Mercure.

Non, car il s’agit d’une grande création. Le fruit de ses amours doit être un héros infatigable : cela ne se forge pas dans une seule nuit.

Le Soleil.

Allons, je lui souhaite beaucoup de succès dans ce fameux ouvrage. Mais, mon cher Mercure, les choses ne se passaient pas ainsi à la cour de Saturne. Je puis te le dire, nous sommes seuls : notre dernier roi n’abandonnait point le lit de sa fidèle Rhéa ; il ne quittait pas le ciel pour aller coucher à Thèbes, ou je ne sais où ; mais le jour était le jour, la nuit était la nuit : l’un et l’autre avaient leurs limites invariablement fixées, tout allait dans le ciel suivant l’ancienne méthode : Saturne n’a jamais eu affaire à une mortelle. Aujourd’hui tout est renversé pour un petit minois de femme : il faut, pour un caprice amoureux, que l’ardeur de mes coursiers s’éteigne dans une longue inaction ; que ma route devienne plus difficile, le sentier n’étant point frayé pendant trois jours de suite, et que les pauvres hommes vivent dans l’obscurité. Voilà ce qu’ils auront gagné aux amours de Jupiter : il faudra qu’ils attendent, pour y voir clair, que le roi des dieux, travaillant dans les ténèbres, soit enfin venu à bout de former ce fier athlète dont vous m’avez parlé.

Mercure.

Taisez-vous, mon ami ; ces discours-là pourraient vous coûter cher. Pour moi, je vais trouver la Lune et le Sommeil, pour leur enjoindre de la part de Jupiter, à la Lune d’aller au petit pas, au Sommeil d’endormir si bien tous les hommes, que les trois nuits pour eux n’en fassent qu’une.

Tout homme de bonne foi et de quelque littérature, qui voudra se donner la peine de comparer ce dialogue avec le prologue de l’*Amphitryon* de Molière, sera plus réservé que Bayle à prononcer sur la supériorité de l’un ou de l’autre ; mais le philosophe Bayle,